

## SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE CHATEAU-THIERRY

### Le Tardenois d'après le Journal de Paul Claudel

*Communication de M. André LORION du 7 Avril 1973.*

Le Journal de Paul Claudel a paru en 1968 et 1969 sous les auspices de la Pléiade en 2 tomes pourvus de notes dues à Fr. Varillon et Jacques Petit, le tome I étant précédé d'une belle introduction.

Tous nous savons que l'illustre écrivain doublé d'un diplomate éminent est né à Villeneuve-sur-Fère le 6 août 1868, sa mère née Louise Cerveaux était de Fère-en-Tardenois tandis que son père Louis-Prosper puisait ses origines dans les Vosges, à la Bresse.

Qu'est le Tardenois ? Un vieux pays s'étendant entre la Vesle au nord, la Marne au sud. Il englobe les cantons de Ville-en-Tardenois et de Fère-en-Tardenois et partie de ceux de Châtillon-sur-Marne, Fismes, Braine, Oulchy et même de Château-Thierry. Région de plateaux ondulés, parsemée de bois où apparaissent quelques étangs, région rurale et fertile demeurée longtemps avec ses pâtures et ses terres arables à l'écart de la pénétration industrielle. Le grès y affleure et les champs y laissent la place en certains lieux déterminés à des sites rocheux d'un grand pittoresque.

Ce Tardenois imprègne en de très importantes parties et souvent de façon remarquable l'œuvre claudélienne... Mais ce n'est pourtant pas à l'étude de l'influence de ce pays sur telle ou telle des œuvres de P. Claudel que j'entends me livrer. Ce que je désire, c'est à partir du *Journal*, rechercher quels souvenirs, quelles réflexions, quelles impressions, anciennes ou nouvelles, a laissés ou provoqué le Tardenois dans la pensée de son auteur.

Celui-ci commence la rédaction de son *Journal* (notes jetées vivantes et non pas composition ordonnée et classique) en 1905. Cette année-là, il est précisément à Villeneuve après une crise sentimentale et sa rupture avec une femme qu'il a passionnément aimée : en 2 mois il y écrit l'histoire de ce drame, sous la forme de la pièce « *Partage de Midi* » reprise avec tant de succès il y a trois ans. Sachons-le, déjà en 1895 dans le calme de la maison

familiale il avait travaillé au premier acte de *La Ville*, drame social où le poète expose ses idées sur les rapports du capital et du travail et en 1900 (janvier) on l'y avait vu séjourner, venu pour assurer ses parents de son affection en ce début d'année.

Mais revenons aux notes du *Journal* : le 3 septembre 1909, l'écrivain signale qu'on a baptisé son fils Pierre dans l'église de Villeneuve (Claudel s'est marié en 1906 avec M<sup>le</sup> Reine Sainte-Marie Perrin) et en se recueillant devant la tombe de son aïeul Cerveaux il y observe « le lierre qui, dit-il, sort de la tombe de mon oncle l'abbé Cerveaux, curé de Villeneuve, pendant 30 ans ». Au cours de cet été de 1909, il arpente la région, remarquant « les admirables ruines du Val chrétien la pureté du ciel de France, le rouge vineux des grands toits ». Ce *Journal* éclaire ici son cheminement spirituel, ce qu'il traduit par « le lent, difficile tatonnement, l'apprentissage de la vie d'oraison et c'est là que lui fut révélée l'efficacité infaillible de la prière. » Séjour donc capital pour toute l'attitude ultérieure de l'écrivain et son inspiration.

Toujours à la même époque, il évoque exactement « Villeneuve formé en carré contre les vents. Tourné vers une grande place intérieure comme les maisons arabes. Celle-ci existe toujours encadrant une sorte de foirail limité par des bornes de pierre.

Après une mission à Prague, nous le retrouvons le 21 juin 1911 dans le Tardenois. Il tente de vendre la ferme de Bellefontaine ; à ce sujet la lecture du *Journal* est instructive. Beaucoup pensaient que le nom de Coufountain qui surgit dans *l'Otage* était une déformation de Bellefontaine. Il ne le semble pas car dans le manuscrit, Claudel avait d'abord écrit Serfont puis Serfontaine ; à tout le moins, nous devons voir là une hésitation. En cette journée déjà estivale, la terre natale lui apparaît « occupée et surchargée de travail ».

Poursuivons jusqu'en septembre : il rappelle alors le souvenir de « l'ancien seigneur de Villeneuve : Du Ranty et note que Saint-Vincent de Paul passa à la Tournelle proche, dont il fait donner le bénéfice à Pinterel, seigneur de Villeneuve, parent de l'ami de La Fontaine ». Il est exact que Saint-Vincent de Paul est venu en Tardenois, a prêché même à Coincy suivant une tradition fidèlement transmise et dit qu'il n'y avait rien à faire en ce pays. Propos que pour ma part je récuse car il correspond bien mal à ce que nous savons de la bienveillance légendaire et de l'esprit de charité de M. Vincent.

A la date du 15 décembre 1912 le *Journal* nous montre Claudel ami des plantes qu'il voit dans le jardin de Villeneuve : « la flore de décembre : laurier, thym, fougères, aspic, des bancs de réséda coriacé, roses de Noël et une petite fleur mauve qui ressemble à un madrepore et sent très bon. »

En août 1914, il signe à l'église de Villeneuve pour l'installation du curé Godet. La guerre est déclarée et si la nature est magnifique « de l'or à perte de vue » et qu'il la contemple avec amour, il apprend en revenant de chercher son pain à Fère que des trains de réfugiés arrivent et il pense que sa mère (1) et sa sœur M<sup>me</sup> de Massary doivent partir. M<sup>me</sup> Louis Claudel s'y refuse, puis, sans ardeur, y consent. Elles reviendront en Tardenois après la victoire de la Marne.

De 1914 à 1918 ce sont les événements que nous savons et nul n'ignore hélas ! le sort du Tardenois : dévastation, ruines, pillages, combats, villages pris et repris ! Le fils de ce pays a suivi d'un cœur angoissé les étapes de ce long martyre. A la date du 19 juillet 1918, il signale la reprise de Château-Thierry et le 28 celle de Fère. Mais auparavant il a reçu une longue lettre de sa sœur Louise réfugiée avec sa mère dans l'Ain lorsque la guerre accusa une nouvelle offensive ennemie. Claudel l'a insérée en entier dans son *Journal* car elle est fort vivante. M<sup>me</sup> de Massary croyait être relativement tranquille à Villeneuve, pensant, sur la foi de renseignements trop optimistes, que la bataille aurait lieu plus au nord ; mais écrit l'épistolière « dans la nuit du 26 au 27 mai nous entendons une canonnade terrible, puis plus rien. Le soir un vétérinaire vient nous dire que les Allemands avaient passé l'Aisne. Pendant la nuit du 27 au 28., les avions ennemis bombardent les dépôts de munitions de Saponay et de Fère ». Un major connu d'elle arrive en hâte et la prévient : « il faut partir, c'est la déroute » Comment faire ? « Personne ne veut nous prendre, avoue la malheureuse, et maman ne peut aller jusqu'à Château-Thierry à pied. Enfin Dufrène moyennant 100 fr. consent à prendre maman et 2 valises ; nous deux Eugénie, et M<sup>me</sup> Régnier suivons à pied. Une chaleur étouffante, des routes pleines de soldats, d'émigrés, de convois ». Ces dames arrivent enfin à Château-Thierry « là, plus de 1.000 personnes entassées devant un petit guichet desservi par un seul employé ». On s'y bat et la narratrice porte encore la trace des coups reçus. « A force de coups de coude, dit-elle, nous parvenons à nous caser dans le couloir ».

Le 12 mai 1919, Paul Claudel est mandé à Villeneuve pour le transport des objets laissés. Il déjeune à l'hôtel du Cygne (Château-Thierry) et retrouve à Villeneuve ses objets chinois chez l'un ou chez l'autre. La maison est très abimée mais il prend des mesures avec l'agent du Service des Réparations pour y faire les travaux nécessaires. Une remarque très intéressante... les paysans sont revenus et travaillent courageusement ; confiants dans l'avenir, ils ont acheté des vaches à 2.600 fr. Claudel ne manque pas de se recueillir au cimetière. Sur la tombe de ses grands-parents il relit :

---

(1) Le père de Claudel était mort en 1913 et son fils arriva trop tard pour le revoir en vie.

« Goudelancourt en Picardie, fut le lieu de leur naissance. Tous deux sont morts pleins de foi et d'espérance », puis ces lignes très claudéliennes : « Magnificence incomparable et solennelle de la nature sous le grand soleil de mai, verdoyante et fleurie. Jamais je n'avais eu à Villeneuve une telle impression de Beauté, mêlé à ce grand spectacle tragique, quelque chose de sacré » En juillet 1919, nous le retrouvons dans l'Aisne : avec le compositeur Darius Milhaud et Pierre Claudel, il est à Laon, visite la région dévastée, enfin s'attardant dans le jardin familial où tous trois cueillent des cerises.

Deux années après (juin 1921) il passe deux jours en Tardenois et il dit « Tristesse de ce pays où l'on entend plus ni chant d'oiseau ni cris d'enfants. Les femmes n'en veulent-elles plus ? On voit des maisons qui s'écroulent parce qu'il n'y a plus personne pour les habiter. Est-ce que la France va mourir ? » Puis par contraste il observe la ferme de ce fermier pieux : Préau, « Les Bertin » où tout respire la prospérité, l'image du Sacré-Cœur, six enfants, la maison intacte dans l'invasion. Maman a 81 ans, solide et bien portante ». Ces lignes où le coq à l'âne n'est pas absent sont un exemple des notations telles qu'elles jaillissent du cerveau de l'auteur.

Claudel est alors nommé Ambassadeur à Tokyo : mission qui sera pour lui lourde de gloire, car jamais la France ne fut représentée au Japon (1) par un homme aussi compréhensif de l'âme nippone, plus éprix de la culture et de l'art du pays. Lorsqu'il le quitta, ce fut un concert unanime de regrets attestés par d'exceptionnels honneurs. Après cette ambassade il revoit Villeneuve mais « avec le sentiment que tout cela est fini ».

Le 14 Septembre, il y est derechef et il écrit : « Ce pays, il avait pour moi ses quatre points cardinaux, chacun avec son versant et son horizon : l'Est le plateau âpre, triste, désert ; le Sud : la forêt ténébreuse ; le Nord : l'immense plaine ouverte vers la mer ; l'Ouest, la route vers Paris, vers l'avenir, la tristesse ensoleillée des sables, des bruyères, des bouleaux. Chaque coin est plein de rêves, de pensées, de figures, de mystères, d'histoires et de légendes. Au vrai, il est « Overwhelmed by patheties » (2).

Mai 1927. Il se rend en son Tardenois natal, accompagné du peintre Maurice Denis et c'est toute une évocation de la région que renferme ici *le Journal* : « Je sens, écrit-il, combien aujourd'hui je suis séparé de ce pays où seul survit pour moi cet âpre désir mystique auquel j'ai eu tort de ne pas céder Essômes avec ses

---

(1) Au Japon il déclarera que c'est à Villeneuve qu'il a conçu *Tête d'Or* et qu'il a eu conscience de sa vocation (1888).

(2) « Submergé par la tristesse ».

deux chapiteaux romans, les deux prêtres (curés d'Essômes et de Villeneuve) avec leur grand nez gothique à la Charles V, la halle de Fère, la porte-pigeonnier de Combernon, le Geyn englouti sous les genêts avec le merle et le coucou au loin ; l'église de Bruyères avec son petite narthex, son chœur abside et le gros clocher du centre, les longs toits descendant jusqu'à terre comme une poule qui couve les morts du cimetière... Le vent est toujours le personnage principal au milieu de ces horizons immenses ». Ailleurs, n'a-t-il pas dit : « Ce n'est pas par la douleur que ce pays se caractérise, mais par l'apréte et le vent terrible qui y souffle ; le nom qui me paraît s'appliquer au Tardenois est, d'après lui, celui de Werthering Heighs (Les Hauts de Hurlevent d'Emily Brontoé).

Nous avons vu, au cours de ces dernières lignes que notre annaliste cite le Geyn (géant) ce microcosme de la forêt de Fontainebleau que tous connaissent sans doute, et dont Claudel a ressenti la pénétrante et altière solitude : c'est là qu'il fait vivre Violaine la lépreuse et la sauvage grandeur de ce site le prédestinait à fournir le décor de l'inoubliable scène où Violaine pendant la nuit de Noël rendra la vie au cadavre de la petite fille de l'amère et haineuse Mara (1).

En 1929, Claudel signale sa visite à Villeneuve après deux ans passés à Washington. Sa mère est décédée en juin dans le village. A son sujet il avait écrit : « Elle fut pauvre, simple, profondément humble, pure de cœur, résignée, dévouée à son devoir. Sa vie fut pleine de chagrin et connut peu de joie. Au moment où j'écris, de l'autre côté de l'Océan, dans la vieille maison de Villeneuve où le jardin est rempli de fleurs, l'acacia surchargé de grappes blanches, elle est étendue roide et glacée » Détail attachant rapporté par l'écrivain toutes les femmes du pays ayant servi la défunte portaient sa dépouille mortelle.

Les souvenirs sur le Tardenois, sur Fère singulièrement, vont se préciser de plus en plus. *Le Journal* sous la date de janvier 1930 note « les ânes qui nous menaient au marché, l'épicier Barberousse, les pains anisés, le grand pompier en osier qui servait d'enseigne à la quincaillerie, le moulin à tan, le cimetière... et le retour par Villemoyenne ». Une autre fois — nous sommes en mai — il arrive pour la fête patronale et le lendemain, l'on prie à l'église pour les morts du village « le curé sort en chape, le goupillon à la main et bénit les tombes ». Se recueillant devant celle de sa mère il prie, tandis que les cloches sonnent, « et éprouve un immense sentiment de confiance et de consolation ». Arrêtons-nous ici un court instant... Confiance et consolation, c'est là, il le redira sous des formes différentes, une part de sa contribution au catholicisme, à un catholicisme très éloigné du jansénisme qui ne paraît jamais avoir sévi

---

(1) L'annonce faite à Marie (acte III).

dans cette partie de l'Aisne, Dieu, en effet, finit pour lui par être le centre de la joie et non de la crainte et l'œuvre claudélienne n'irrite pas dans ses pages les plus religieuses un esprit incroyant car quelles défenses aurait-il contre les propositions de bénédiction suggérées par notre compatriote, ce que le cantique de l'*Espérance* (donné à Bruxelles à la fin de sa vie, au milieu d'une indescriptible enthousiasme) confirmera.

Sa sœur Massary meurt en mai 1931. Il se rend à l'enterrement et le soir il est à Château-Thierry à l'hôtel du Bonhomme et des Violettes : « tenancière anglaise, joli jardin, la Marne ravissante ». Le 2 novembre 1935, il est encore à Villeneuve et le curé lui montre dans un tableau du XVII<sup>e</sup> représentant l'Assomption une figure que la tradition attribue à La Fontaine, ami de Pintrel.

Claudel, nous le savons, a acheté en 1927 le château de Brangues, dans l'Isère. On le verra moins à Villeneuve encore que le 19 décembre 1938, par grand froid il y est pour l'inhumation de son neveu Jacques de Massary où tout le village a défilé. C'était, le gendre d'Etienne Moreau-Nélaton dont Claudel a fait l'éloge au moment de sa mort « homme de grand goût et de grande science », historien de Fère-en-Tardenois, peintre et mécène averti.

Pourtant et quoi qu'il dise, il ne se désintéressera jamais de sa petite patrie. Il l'a aimée et il y a puisé certaines de ses plus hautes et prestigieuses inspirations. Certes, ce n'est pas un thuriféraire de ses compatriotes. Pour eux, il est sévère. S'il loue leur ardeur au travail, leur courage devant l'adversité, (les deux guerres en porteront témoignage) qui leur a permis de relever leurs ruines en un temps record, analyste impitoyable, il ne cache pas leurs défauts : « Chez tous ces gens (de Villeneuve), ce qu'il y avait de plus caractéristique — observons qu'il parle au passé — c'est la haine. Ils se haïssent tous entre parents » et cette précision « violences, griefs, vengeances méditées, profondes précautions les uns à l'égard des autres ». Il souligne que M<sup>me</sup> Claudel (sa mère) si vertueuse qu'elle ait été « lui expliquait sans charité les gens du village » et que leur servante Victoire Brunet couvrant d'injures sa propre mère, leur faisait de longues descriptions des traditions du pays, savait peindre les différents ménages, leurs intimités particulières ». Comment dans ces conditions, dit Claudel, aurais-je été charitable ? Au reste, l'on se querellait dans sa famille, ne dormant que d'un œil, écrit Varillon, et chez P. Claudel malgré d'indubitables efforts, il en restait quelque chose. Au passage, le *Journal* souligne que « nous les bourgeois, discutions âprement sou à sou les fermages payés en retard » mais c'est avec compassion qu'il se rappelle « les vieilles femmes en marmotte courbées jusqu'à terre » par leur travail.

Le chrétien reparaît après ce réquisitoire : « Qui pense à Dieu là-dedans ? Je me rappelle seulement une petite fille malade qui

finit comme une sainte, un jeune homme, pas très intéressant, qui songe au séminaire, un excellent et pieux curé un moment, Galice, les autres stupides ou pires. Au fond un milieu douloureux et horrible qui explique la teinte pessimiste de mes jeunes années ».

Arrive la guerre de 1939. C'est le silence sur le Tardenois, Claudel vivant à Brangues. On l'y reverra en mars 1948 : la ferme de Bellefontaine appartient maintenant à M. Borel qui demande au poète un texte pour le graver sur la porte. « Je lui envoie ces mots, note-t-il : Non point sourde à ce que Jésus demande, Abonde, Samaritaine, du fond de la terre, issue ».

Le 4 novembre 1950, il écrit : « le vent glacé habituel, le clocher superbement redressé et restauré, on rend même la cure habitable et enfin la mère Tasse qui m'embrasse les mains ». Il lui arrive de correspondre avec des notables du Tardenois : « M. Raoul de Vertus, fermier à Coincy m'envoie une lettre d'où il résulte bien que nous descendons de Galeas Visconti, seigneur de Milan marié à Isabelle de France, fille de Jean le Bon. »

Le 6 août 1953, Claudel, en son *Journal*, reportera sa pensée vers son pays, à propos d'un mot du terroir : paler les animaux (faire leur litière), ce sera la dernière fois. Il mourra le 23 février 1955 et la France reconnaissante lui fera des obsèques nationales.

Après cette analyse, nous voyons combien le Tardenois a marqué non seulement une part de son œuvre, mais sa vie elle-même en ce qu'elle eut de plus profond. C'est là qu'il a trouvé ce penchant au rêve qui crée les futurs poètes, son séjour en Orient lui permettant de s'épanouir à cet égard.

« Je me revois, a-t-il écrit, à la plus haute fourche du vieil arbre, dans le vent enfant balancé parmi les pommes. De là, comme un dieu sur sa tige, spectateur au théâtre du monde, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans, l'œil comme un corbeau. Je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir, je suis du regard cette route qui paraissant deux fois successivement à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt... La lune se lève, je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits. Je demeure immobile et de temps en temps une pomme de l'arbre choit comme une pensée lourde et mure. »

Il y aurait encore fort à glaner dans ce passionnant *Journal*, mais je dois me borner, *Ombres et Lumières* tel pourrait être son sous-titre. Dans un souci de vérité, je n'ai pu cacher les critiques de l'auteur à l'égard de quelques-uns, connus en sa jeunesse, sa propre famille ayant, d'ailleurs, sa bonne part Jugements excessifs ? Sans doute... Ombres d'un tableau, elles s'inscrivent dans une

perspective plus vaste : celle où sans équité il juge certains, illustres ou non, morts ou vivants. Cela nous montre qu'il y avait chez lui, un polémiste...

Dans la sérénité de l'histoire et au-dessus de querelles dépassées, pourquoi lui reprocher une attitude que nous admettons chez L. Vedillot, Léon Bloy, Bernanos et même chez Pascal (celui des *Provinciales*) Lamennais ou J. de Maistre ? Soyons donc plus objectifs et ne nous souvenons que des lumières — elles surabondent dans le *Journal* — dues à l'homme qui, par l'ampleur de son œuvre embrassant le monde entier et unissant toutes les traditions et toutes les civilisations, dont il cherche à faire la synthèse dans la religion révélée domine la littérature de son temps et a fait rayonner notre génie.

André LORION.

---

#### S O U R C E S

---

Journal (I et II). Introduction de Fr. Varillon. Œuvres de P. Claudel publiées par R. Mallet, puis par Pierre Claudel et Jacques Petit notamment « Mon pays ». Théâtre : Connaissance de l'Est.

P. Claudel et J. Amrouche : mémoires improvisés, 1954 — Cantique de l'Espérance 1953 — M. Sainte-Marie Perrin : M. Paul Claudel (Revue des Deux Mondes 15-2-1914). Germaine Maillet : Paul Claudel Champenois (Correspondant 25-9-1928). Maur. Hollandé : Paul Claudel et le Tardenois (La Champagne économique 1968). André Lefebvre : Les mots sauvages de P. Claudel (Société historique de Château-Thierry 1971). Eve Francis : Un autre Claudel (1973).